

Sans douleur

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225658>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

gneusement les tissus, il se décide pour un superbe pantalon rayé gris et noir, et le fait envelopper.

— Combien vous dois-je ?

— Soixante-cinq francs, Monsieur, répond le tailleur, la bouche en cœur.

Le type chic fait mine d'aller à sa poche :

— Oh ! c'est incroyable, quelle distraction ! Je vous demande pardon, j'ai oublié mon portefeuille... J'ai changé tantôt de costume et je l'ai laissé dans mon autre veston.

Le tailleur prend une mine renfrognée ; un vendeur se place près de la porte. On ne la lui fait pas, n'est-ce pas ? Il en a assez liés dans les journaux, des histoires de commerçants qui se laissent filouter par des escrocs ayant soi-disant oublié leur portefeuille.

Le monsieur chic sourit légèrement et laisse tomber d'un ton désinvolte :

— Oui, je sais, vous allez évidemment me prendre pour un filou, n'est-ce pas ?

Le tailleur se récrie, proteste ; il comprend très bien qu'un oubli peut arriver à n'importe qui.

L'autre continue :

— Mais, cependant, je ne vous mens pas. D'ailleurs, j'y songe, il y a facilement moyen d'arranger les choses. J'ai justement une petite somme à toucher chez le pâtissier qui habite là-bas plus loin. Si un de ces Messieurs veut bien m'accompagner, l'argent lui sera versé immédiatement de la main à la main.

Après avoir réfléchi un instant, le tailleur accepte. Que risque-t-il, après tout ? D'ailleurs, il ira lui-même. De cette façon, il n'y a aucun danger.

On arrive chez le pâtissier.

Le type, qui portait le pantalon sous son bras, interroge :

— Alors, êtes-vous en mesure ?

— Presque, Monsieur. D'ailleurs, il n'est pas encore exactement 4 heures.

— Bon. Eh bien, écoutez, j'ai une lettre à déposer à la poste, ici plus loin. Je reviendrai tout à l'heure. Mais sur les 150 qui me reviennent, vous allez en compter 65 à Monsieur, qui attendra bien une minute.

« N'est-ce pas, cher Monsieur ?... fait-il en se retournant vers le tailleur.

Celui-ci, qui est tout de même un peu impressionné par la désinvolture élégante de son client, accepte et s'adressant au boulanger :

— Pour ne pas me faire perdre du temps, vous me les apporterez, n'est-ce pas, voisin ?

Le monsieur « très bien » sort, toujours avec le pantalon sous le bras.

Et cinq minutes plus tard, le pâtissier alignait devant le tailleur 65 brioches toutes chaudes.

P. B.

Inventeur. — Votre profession ?

— Inventeur.

— Ah ! Et qu'avez-vous inventé ?

— Rien encore, Mademoiselle, je cherche.

Bonne réponse. — Z. est affligé d'oreilles en éventail, ce qui lui vaut les sarcasmes de ses camarades de bureau. A la fin il se fâcha :

— Est-ce que c'est ma faute, à moi ?

Puis, visant le plus acharné de ses collègues :

— C'est vrai, j'ai les oreilles trop grandes pour un homme, mais toi, tu les as trop petites pour un âne !

Le mot suffit à le faire rire.

La voix d'un écolier.

JAMAIS PRESSÉ

QUAND que ce soit, où que ce soit, le peuple vaudois n'est jamais pressé ; l'aisance relative à laquelle il est habitué le rend sûr de lui-même, il pense toujours : « Guérir vaut mieux que prévenir ». Quand quelqu'un sera tombé dans la rivière, on réparera le pont. Le diable ne s'est jamais aventuré à se mettre aux trousses d'un Vaudois, car il a compris qu'il y perdrait son temps. Si, dans les rues de la capitale, quelqu'un marche un peu vite, tout le monde le regarde comme un animal préhistorique. Conséquences : Chacun a déjà manqué son train à part celui d'Echallens qui rate plutôt les passagers.

Groux.

LA LEÇON DE CHIMIE



IL ÉTAIT en 1875, à l'Ecole cantonale de Porrentruy. Je faisais mon avant-dernière année de gymnase. Quelques-uns de mes maîtres avaient de moi presque une aussi bonne opinion que moi-même ; d'autres me jugeaient le plus déconcertant de leurs élèves, et je suis forcé d'avouer que j'étais, en mathématiques et en physique notamment, une parfaite nullité. D'une manière générale, les sciences ne me disaient rien, mais rien ; les langues et la littérature avaient si bien pris mon cœur que le reste n'y trouvait plus de place. Cependant mon professeur d'histoire naturelle, qui était aussi mon professeur de chimie, fondait, je ne sais trop pourquoi, sur l'apprenti-poète que j'étais, les plus brillantes espérances. Il m'avait vu, deux ou trois ans auparavant, passionné pour la botanique, enthousiasmé des mousses et des lichens, et mon herbier lui avait inspiré pour moi une sorte d'admiration attendrie.

Ma ferveur de botaniste n'avait duré qu'une saison. Je ne tardai pas à négliger les fleurs comme la trigonométrie ou l'optique. Un mauvais vers me semblait plus éloquent que la plus idéale des roses. Mon excellent professeur, savant éminent autant que médiocre pédagogue, m'avait néanmoins gardé toute sa confiance. Persuadé que j'étais supérieurement préparé, il ne m'interrogeait jamais. Mes camarades me jalouaient un peu et j'éprouvais quelque remord d'être encensé et choyé pour des mérites que je n'avais pas. Il est des remords qui ne tuent point.

Vous n'avez pas connu ce brave « père Ducret », comme nous appelions mon trop crédule ami. Très grand, très sec, le visage émacié, le teint brouillé, les yeux ardents, phthisique jusqu'au bout des ongles, il avait le feu sacré, celui-là. Il n'existait que pour ses leçons, ses collections et son laboratoire. Sa maladie l'avait rendu partiel et quinquex. Il n'était pas rare qu'il fut injuste et violent. Ceux de mes condisciples qu'il n'aimait pas le redoutaient, et il les terrorisait littéralement. D'autre part, ceux auxquels il avait témoigné de la sympathie et qui, par malheur, restaient un jour bouche bée à l'une de ses questions, pouvaient faire leur deuil de son estime.

— Lang, avait-il crié à l'un d'eux, je vous croyais un aigle, vous n'êtes qu'un canard !

Or, un mercredi matin, M. Ducret nous exposa que la fin de l'année scolaire était proche et qu'il n'était pas sûr que nous eussions tous suivi, avec une suffisante application, notre premier cours de chimie organique. Nous ne nous attendions guère, ni les uns ni les autres, à cette entrée en matière comminatoire. Nous nous imaginions que l'heure se passerait en expériences commencées l'avant-veille. Tubes, cornues, bocaux étaient demeurés sur une sorte de chevalet, à deux pas de la table noire, et nous comptions bien que notre professeur les ferait travailler plutôt que nous. Tous nous étions donc aussi mal armés que possible pour affronter les périls d'un interrogatoire. Moi, j'étais bien tranquille : je continuerais à bénéficier de ma réputation aussi solidement établie que déplorablement usurpée. Hélas !...

Deux élèves, trois élèves, quatre élèves, cinq élèves avaient défilé, tremblants et muets, devant la table noire. Il s'agissait d'expliquer une formule chimique, dont aucun d'entre nous n'avait conservé le plus léger souvenir.

Les bras croisés sur la poitrine, le front courroucé, la lèvre méprisante, le « père Ducret » admonesta mes camarades et leur délivra un ignominieux certificat d'ignorance. Ils baissaient la tête, humiliés, effrayés, car l'algarade ne manquera pas de finir par une très mauvaise note et un dimanche de retenue. Tout à coup son attitude changea, sa voix eut des inflexions caressantes et chaleureuses. Et, en quelques phrases, il compara mes voisins de banc à ce jeune homme qui, à ce jeune homme que... Ma conscience protestait, tout bas ; je rougissais et je frissonnais, en pensant que, peut-être, j'aurais à justifier ces éloges. En effet, M. Ducret, qui me donnait volontiers mon petit nom, me dit avec un sourire :

— Montrez-leur, Virgile, à ces malheureux... Cloué à ma place, je pâlis atrocement. Mais lui, d'un ton plus affectueux encore :

— Venez !

Comment sortis-je de mon banc ? Comment arrivai-je jusqu'à la table noire ? J'étais plus mort que vif. Tout s'obscurcissait et dansait devant moi. J'aurais voulu fuir, disparaître...

— Et bien ?

D'un mouvement brusque, je saisis un morceau de craie. Mais je n'eus pas le temps de retirer la main, que le chevalet, dont je m'étais approché sans précaution et que j'avais heurté du pied, dégringolait avec sa charge de bocaux, tubes et cornues. Patatras ! Un vacarme de fennêtre qu'un coup de vent précipite dans la rue, toute la salle jonchée de débris de verre, emplie de vapeurs nauséabondes.

Les cheveux de M. Ducret se hérissèrent, son regard me foudroya, son bras menaçant se leva sur moi, et j'étais résigné à la plus cruelle des mortifications, quand, soudain, ses traits se détendirent, ses yeux s'apaisèrent, et, avec une tape sur l'épaule, il me congédia :

— Ce n'est rien, Virgile... Mais vous êtes trop ému... Regagnez votre place !

Le « père Ducret » mourut quelques semaines plus tard. Et, comme il n'assista pas aux examens de fin d'année, il eut jusqu'au bout l'illusion que la chimie n'avait pas de secrets pour moi.

Virgile Rossel.

Sans douleur. — Le dentiste avait dit : Sans douleur ». Mais, tu sais, ce n'est pas vrai, maman.

— Comment, mon pauvre chéri ? Il a fait mal à ta petite dent ?

— A ma dent, non. Mais il a crié quand je lui ai mordu le doigt.

Figures de chez nous.

TOUET

Il sentait le bouc.

Il sentait le bouc à une lieue à la ronde, et même plus loin, car son nom seul semblait répandre son odeur. L'art des Clermont et Fouet et autres parfumeurs serait impuissant à doser les essences assez diversement pour distiller le... parfum. Touet : c'était une odeur où il y avait, savamment mélangées, celles de l'écurie, celle du fumier, de la soupe aux poireaux, de la fumée, du rogomme de pipe, de la crasse et de l'ail, avec une pointe dominante des senteurs que dégage cet animal honni chez les descendants d'Israël... Le samedi, quand il descendait à la boulangerie, Madame Hector était obligée d'aérer son magasin une heure durant, faute de quoi tous les clients auraient pris la fuite. Le facteur se serrait le nez entre le pouce et l'index avant d'entrer à sa porte ; et, quand les demoiselles du C. S. F. A. montaient à leur chalet de la Perrausaz, elles faisaient un grand détour pour ne pas, en passant vers sa maison, défunter d'asphyxie.

« Touet », heureusement, gîtait seul dans une maison foraine au-dessus du village, quelque part à la Vallée. Avec « Baron », « Moutiou » et « la Béguette », il formait une fameuse équipe, avec cette différence cependant que « Touet » possédait un domaine et une petite fortune, tandis que les autres étaient de pauvres bougres de l'asile communal ; une jolie fortune, qui a fait des heureux après sa mort.

« Touet » n'était jamais pressé. Il allait lentement, sa sache de pains sur l'épaule. Il parlait lentement. Il fumait lentement. Il ne commençait jamais ses foins qu'au mois de septembre, quand tous les autres paysans avaient, dès longtemps, fini les leurs. Aussi, quel foin il récoltait ! maigres andains d'éteules desséchées sur les « râpes » pierreuses. Et quel bétail ce fourrage nourrissait ! un bœuf, qui n'avait que la tête, un veau haut sur pattes, une chèvre étique...

Il n'y avait que le « Gemmi » qui put « tenir » chez « Touet » comme faucheur. Quelle cuisine le patron apprêtait ! Et ce ménage, cette vaisselle ! dans une maison de vieux garçon où aucune femme n'avait passé le torchon depuis au moins un quart de siècle.

Un jour, « Touet », voulant régaler son faucheur :

— Demain, pour dîner, il y aura du poisson,